N°31

PHEROMORE

LE JOURNAL DES ENFANTS DU ROC

NOVEMBRE 1999

EDITORIAL

La dernière rentrée du siècle des Enfants du Roc ! A la veille de l'an 2000, je reprendrais bien à mon compte les titres grandiloquents qui fleurissent actuellement dans la presse. Mais plus modestement je dirai que la rentrée s'est effectuée sans problème, comme d'habitude. Tellement bien que l'on aurait presque tendance à oublier ce que la préparation et la reprise des séances d'initiations représente comme travail. Et je veux remercier ici toute l'équipe, désormais bien rodée, qui œuvre pour que tout se passe bien, depuis la mise au point et le tirage des bulletins d'inscription jusqu'à la saisie minitel, en passant par la tenue du stand de la foire aux associations. Je tiens aussi à rappeler que l'ensemble des personnes qui encadrent les séances sont bénévoles. Ce qui ne les empêche pas de mettre un point d'honneur à se comporter comme de vrai professionnels. Je suis particulièrement fier du "trio de choc" des séances du Vendredi soir qui allie jeunesse et compétence : Julie, compétitrice habituée des podiums et qui prépare son brevet d'initiateur Escalade, Steven, initiateur Escalade et Nicolas, initiateur Alpinisme. Merci à eux pour leur engagement au sein du Club.

J-C LAGRANGE

L'ENVIE D'EN PARLER....

J'ai découvert un site idyllique pour grimper, un petit endroit de rêve. Bien entendu, vous ne me croyez pas ... tout simplement parce que, jaloux, vous ne l'avez pas encore trouvé!

Décembre 1998; hier, la neige est tombée à gros flocons. En avalant un café brûlant, je regarde par la fenêtre ... ça va être super! Je dévale les escaliers, lance mon sac dans la voiture. Dans un quart d'heure je serais en bas de la paroi. Sur la route, les pneus ont laissé une empreinte sinueuse dans la neige. Personne dehors en ce dimanche matin, personne en bas des voies, il fait trop froid. Je m'équipe : surpantalon, veste Goretex, coques, crampons, baudrier, piolets-traction ... et corde gaines. Je lance ma corde, dévale en rappel une voie, quelques mouvements d'échauffement et je place mon bloqueur sur la corde. Je suis surpris par la facilité, toute relative au demeurant, avec laquelle j'enchaîne les premiers mètres de cette voie. Je pensais avoir plus de difficulté. L'ambiance est verticale, presque austère et de temps en temps je jette un coup d'œil sur les petites silhouettes qui s'agitent là-bas : les deux autres grimpeurs sont redescendus en rappel de leur voie. Tiens, je m'aperçois que j'en avais oublié le bruit de la ville, quelque part sur cette planète Verdon.

Septembre 1997.avec ce sac sur le dos les mouvements d'escalade deviennent plus pesant et il me faut pousser sur mes jambes pour éviter de gaspiller mes forces. Déjà, cinq longueurs sans repos, ma bouche est depuis longtemps desséchée mais la voie est très agréable. Les bruits de la circulation ont disparu de mon

fixe en haut des voies. Je clipe le bloqueur sur la corde, tout en regardant les stalactites de glace qui se forment au fond du cirque que dessine la paroi : c'est parti. Dès les premiers mètres, mes gestes sont mal habiles. Je dois vite me concentrer sur les crochetages des lames dans les fissures parfois bouchées de neige et assurer mes appuis avec ces pointes de crampons qui crissent sur le rocher. J'oublie peu à peu le bruit de la ville, je suis quelque part sur la planète goulotte.

Mai 1999; tout le monde dort et je dois m'extirper délicatement de chez nous, sans faire claquer de portes. Dans l'excitation qui monte doucement, j'oublie mes bonnes résolutions et démarre à fond avec la voiture. Une douce chaleur envahit l'atmosphère en ce dimanche matin et je me gare sur le parking pratiquement vide. Deux grimpeurs sont déjà en bas des voies, prêts à faire carillonner leurs dé-

(Suite page 2)

(Suite de la page 1)

univers et je suis quelque part dans une voie Alpine virtuelle de deux cents mètres.

En deux heures, j'aurais terminé cette voie et je serais de retour chez moi pour savourer douche et collation. Mais, il me reste encore un dernier rappel à faire et la fatigue est au rendez-vous avec ces bretelles du sac qui commencent à me déchirer les épaules.

Je vous devine septique, presque moqueur. Allez, je vous donne un indice? J'habite dans une ville de l'Est où voici dix ans une équipe de grimpeurs ont déshabillé une carrière pour en faire un site d'escalade fabuleux au centre-ville. De la sueur, des heures de travail et bien d'autres "emmerdes" pour que quelques fous comme moi s'imaginent être dans une paroi au printemps, dans une goulotte l'hiver et à dix milles mille de la ville lorsque nos pieds ripent bêtement sur une prise. Merci les gars!

Alain Forchat

Ecrins...

Dès que j'ai ouvert les yeux, j'ai su que c'était fichu. Une lueur blanchâtre s'insinuait entre les volets et éclairait faiblement l'intérieur du refuge. Nous devions être réveillés à 3 heures si le temps était beau, sinon à 7 heures. Ma montre m'avait lâché depuis quelques jours mais vu la luminosité ambiante, il devait être 5 ou 6 heures. J'avais perdu mon pari... Je n'avais vraiment plus sommeil, mais je n'osais bouger de peur de réveiller la quinzaine de personnes qui occupait le dortoir. Je me roulais à nouveau dans mes couvertures en pensant aux deux jours écoulés.

Nous étions arrivés, Dominique, Arnaud, Bernard, Thierry et moi, au refuge des Ecrins le mardi vers 11 heures. Nous avions dormi au refuge du glacier blanc, et venions de faire l'ascension du pic de neige Cordier. La course s'était déroulée superbement, sous un ciel idéalement bleu. Techniquement, nous n'avions pas rencontré de difficultés, si ce n'est deux longueurs de glace, un peu délicates à la descente. Peu pressés par le temps, nous avions eu tout le temps d'admirer le panorama, et de contempler, juste en face, le dôme des Ecrins, objectif du lendemain.

Le mauvais temps est arrivé presque en même temps que le reste du groupe. En effet les nuages s'accrochaient déjà aux 4000 mètres du dôme lorsqu' Isabelle, Florence, Marc, Michel et Nicolas nous ont rejoints, venant de la montagne des Agneaux. Le soir, au repas, toutes les conversations tournaient autour de la météo. Il faut dire que celle ci était loin d'être fiable depuis quelques jours. Aussi chacun y allait de son petit pronostic. Mais un coup d'œil par la fenêtre ne nous laissa guère d'espoir.

En effet, le lendemain matin, le réveil se fit à 7 heures. Le refuge était noyé dans les nuages et l'on ne voyait strictement rien. Et tout de suite la question se posa : "Qu'est-ce qu'on fait ? " La journée étant fichue, la météo ne prévoyant rien de bon pour le lendemain, redescendre dans la vallée semblait le plus sage ! Mais cela interdisait tout espoir de faire le dôme des Ecrins cette année.

Ma décision est prise, je reste, pariant sur le beau temps pour le lendemain. Dans le groupe mon avis ne remporte pas un enthousiasme délirant, loin s'en faut, mais, même après le bulletin météo de 8 heures, fort peu réjouissant, nous sommes quand même six à parier sur une amélioration pour le lendemain. Les quatre autres redescendent, suivis par une bonne partie des occupants d'un soir du refuge. Nous ne restons plus qu'une petite quinzaine. Commence alors une longue journée d'inoccupation, partagée entre les siestes (c'est fou ce qu'on a sommeil à 3100 mètres d'altitude), les repas (c'est fou ce qu'on mange...), la lecture (les seuls ouvrages disponibles sont trois N° de Marie-Claire datant de 2 ou 3 ans !), les jeux de cartes. Marc nous démontre ses talents d'architecte en édifiant un château de cartes qui utilise l'ensemble du jeu de tarot. Un évènement dans cette journée qui vaudra à Marc d'être photographié et filmé par les cordées hollandaises et espagnoles qui, comme nous, s'obstinent à croire en l'amélioration du temps. Les nuages jouent avec nos nerfs, laissant apparaîtrent pendant quelques minutes les sommets environnants. Tout le monde, le nez collé aux vitres, s'extasie. Las, la masse nuageuse se reforme, lâchant même quelques giboulées. Puis de nouveau le voile se déchire, révélant quelques pans de ciel bleu. Plein d'un bel optimisme, je me mets à réparer un de mes crampons qui a perdu une vis la veille. Un bout de fil de fer, ramassé autour du refuge, fera l'affaire. Mais déjà la grisaille s'est reformée, noyant tout dans sa masse cotonneuse. Quelques courageux arrivent au refuge. On se dit alors qu'ils ont peut-être eu, en bas, une météo plus fiable, meilleure. Dans le lot des nouveaux arrivants, on remarque 4 ou 5 guides avec leurs clients. Tout de même des pros comme eux ne sont pas montés pour rien !

Mais, après avoir échangé quelques mots avec eux, je m'aperçois qu'ils n'ont aucune certitude sur le temps de demain. Et pour couronner le tout, il se met à pleuvoir à seaux. Je dois être le seul dans tout le refuge à encore croire qu'on a une petite, une toute petite chance de pouvoir faire la course demain.

Je me tourne et me retourne dans mes couvertures sans pouvoir me rendormir. J'ai perdu mon pari. J'essaie de me consoler me disant que quelques jours à plus de 3000 sont bons pour l'acclimatation, que la météo est bonne pour les prochains jours ! Reste que le dôme des Ecrins et ses prestigieux 4000 mètres nous échappe. Pendant combien de temps est-ce que je rumine ainsi sur ma couchette ? Je n'en sais rien. J'entends enfin le pas lourd du gardien dans les escaliers. Il ouvre la porte et hurle " Debout, il est **3 heures** !". Je bondis à la fenêtre : le clair de lune ! C'est le clair de lune et non pas l'aube qui éclairait le dortoir. Le ciel est magnifique, il ne manque pas une étoile. Je n'ai jamais été aussi vite prêt au départ que ce matin là.

Jean-Claude LAGRANGE